

Avec le passionnant « Casus belli », l'ethnologue Christophe Darmangeat refonde le problème de l'origine de la guerre, non sans un certain humour noir

La longue histoire de la violence



Scruter l'inhumain en soi-même

Romancier, essayiste, auteur d'une vingtaine d'ouvrages, François Rachline, actuellement vice-président de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme, a déjà publié, sous forme de courts volumes parus aux éditions Hermann, plusieurs méditations personnelles intéressantes. Il les prolonge avec ce texte, dont le point de départ est l'intensification des haines, massacres et génocides dans le monde contemporain. Comment y faire face ? Cette immense question, l'auteur l'aborde avec humilité et courage, d'une manière originale. Il considère en effet que la source du mal réside non dans quelque cruauté originelle de l'espèce humaine, mais avant tout dans la confusion actuelle entre racines et identité, et dans l'essentialisation des individus qui s'ensuit. On oublie ainsi le principal, qui est d'apercevoir à quel point nous sommes étrangers à nous-mêmes. Reconnaître cette altérité en nous est pour François Rachline la voie royale pour élaborer nos conduites et pour éviter de devenir inhumain. Aux solutions éducatives, politiques et sociales, dont on connaît les résultats pour le moins limités, il ajoute donc cette voie difficile : une exploration personnelle, à laquelle chacun devrait s'astreindre. Cette confrontation de chaque sujet avec lui-même constitue à ses yeux l'indispensable premier pas vers l'atténuation des meurtres, ce qui suppose une efficacité de l' réflexion. Clairement conduite, cette réflexion courageuse est à découvrir. ■ ROGER-POL DROIT

► **Inhumanité. Que faire face aux massacres et aux génocides ?**, de François Rachline, Hermann, 96 p., 12,90 €.



Un trésor ancestral

Avec *La Bibliothèque retrouvée*, Vanessa de Senarclens, professeure de littérature française à l'université Humboldt de Berlin, se fait enquêtrice pour retracer l'histoire de la bibliothèque du château de Plathe (aujourd'hui Ploty, en Pologne), disparue en 1945 lors de l'arrivée de l'Armée rouge en Poméranie, alors allemande. Trésor ancestral de sa belle-famille, elle abritait autrefois une collection de 16 000 livres, manuscrits et cartes. Reconstituer son histoire demandait une enquête complexe, que l'auteure a menée avec rigueur et sensibilité, en mêlant essai historiographique et récit personnel. Archives, photos, témoignages, souvenirs : tout est analysé pour élucider le mystère de ce trésor perdu à jamais. Vanessa de Senarclens explore, en particulier, les générations qui ont façonné la bibliothèque, de sa fondation par Friedrich Wilhelm von der Osten dans la Prusse du XVIII^e siècle à la fuite de son dernier responsable, le bibliophile Karl von Bismarck-Osten, le 3 mars 1945. Quatre-vingts ans plus tard, la chercheuse affirme que « ces vestiges issus de la bibliothèque disparue ont quelque chose à nous dire et [que] leur histoire mérite d'être racontée ». Au-delà de l'histoire d'une bibliothèque, cet ouvrage met en œuvre une réflexion plus large sur la transmission d'une mémoire et d'un héritage menacés par l'oubli, le déracinement et le silence. ■

AMBRE ANDARELLI

► **La Bibliothèque retrouvée. Une enquête**, de Vanessa de Senarclens, Zoé, 256 p., 20 €.



Combattants Marind-Anim, en Nouvelle-Guinée néerlandaise (1935). AVEC LA PERMISSION DES FATHERS OF THE SACRED HEART, TILBOURG, PAYS-BAS.

NICOLAS WEILL

Dans un classique des sciences sociales, *La Société contre l'Etat* (Minuit, 1974), l'ethnologue Pierre Clastres (1934-1977) s'en prenait rudement à une anthropologie marxiste qui, à ses yeux, réduisait la question de l'origine de la violence guerrière à l'appropriation de ressources économiques. Pour lui, la guerre chez les peuples premiers servait un but exclusivement politique : empêcher la formation d'une hiérarchie puis la naissance d'un Etat à l'intérieur de la tribu, en dirigeant la violence vers l'extérieur.

Avec *Casus belli*, un ethnologue d'aujourd'hui venu de l'économie, Christophe Darmangeat, repense de fond en comble ce problème d'autant plus actuel que la guerre s'est faite plus présente. S'il revendique son attachement au marxisme et estime qu'on ne peut totalement détacher les affrontements humains de causes liées à la quête de ressources réelles ou imaginaires, il ne s'en montre pas moins critique d'une anthropologie qui se contenterait d'expliquer l'ensemble des phénomènes humains à partir

Rousseau, Christophe Darmangeat a le grand mérite de rendre plus complexe l'idée que nous nous faisons de la guerre en suggérant une classification fine des conflits. Il oppose notamment deux types de lutte. D'abord les « confrontations non résolutes », autrement dit les affrontements, duels, vendettas, razzias qui ont pour objectif de rétablir un équilibre par la vengeance. Il s'agit de ce que l'on nommait « guerres privées » et que lui préfère désigner par le terme anglais « feud » (« querelle », « dispute »). Ces confrontations, qui ne visent pas à imposer une supériorité définitive sur l'adversaire, occupent le temps long de l'histoire des hommes, avant l'émergence de l'Etat.

Quant à la guerre à proprement parler, elle vise l'anéantissement ou la domination d'un ennemi, et non la restauration d'une situation antérieure. C'est la généralisation de l'Etat et le monopole qu'il cherche à exercer sur la « violence légitime » qui ont rendu la vengeance collective ou individuelle de plus en plus inacceptable, alors que, constate l'auteur,

elle était la chose du monde la mieux partagée dans les sociétés premières. La « chronologie longue » des tournois puis du duel en Occident signale d'ailleurs que cette motivation est peut-être plus contenue qu'éradiquée.

La force de ce travail tient à ce qu'il prend en compte la pluralité des hypothèses sur l'origine de la guerre en s'appuyant sur un riche corpus de récits ethnologiques, de la Renaissance à nos jours. Il n'en risque pas moins des tentatives d'explication globale de pratiques belliqueuses se produisant en des points disjoints de la planète. Ainsi *Casus belli* montre-t-il que la scabreuse et énigmatique « chasse aux têtes », souvent associée aux Jivaros mais que l'on retrouve en Assam, à Bornéo ou à Taïwan, relève de toute une liste de motivations qu'il énumère. Mais, pense-t-il, la « théorie unificatrice » peut en être située dans une « idéologie » des chasseurs. Dans la mentalité des peuples premiers, en effet, la substance vitale étant limitée dans le monde, il serait possible de la transférer vers sa propre communauté par

le biais de la partie du corps des adversaires qui porte le plus de vie et d'identité : le chef.

Mariant l'élégance du style à un certain humour noir, Christophe Darmangeat constate que la puissance étatique qui a réprimé ces traditions peut les ranimer à l'occasion. « A Bornéo, durant la seconde guerre mondiale, écrit-il par exemple, l'armée britannique encouragea les peuples locaux à réactiver les pratiques qu'elle avait précédemment combattues. Elle constitua une unité forte d'environ un millier de membres, leur promettant 2 shillings pour chaque tête japonaise qu'ils présenteraient et dont ils auraient ensuite la libre disposition. » Que l'Etat condamne la violence des autres moins pour l'abolir que pour la thésauriser est l'une des conclusions glaçantes que nous suggère cette belle leçon d'anthropologie. ■

■ CASUS BELLI. LA GUERRE AVANT L'ÉTAT, de Christophe Darmangeat, La Découverte, « Sciences sociales du vivant », 382 p., 23 €, numérique 17 €.

L'auteur récuse la vision idyllique de chasseurs-cueilleurs toujours pacifiques, héritage du « bon sauvage » à la Rousseau

des rapports de production. Pas plus qu'il n'attribue la guerre à une « nature » humaine par essence agressive, sous prétexte que l'on voit les premières traces d'affrontements surgir dès le paléolithique.

C'est parce qu'il navigue en évitant ces deux écueils que cet ouvrage constitue une salutaire et passionnante entreprise de refondation. Tout en récusant la vision idyllique de chasseurs-cueilleurs toujours pacifiques, héritage du « bon sauvage » à la

Donner du sens aux histoires de fous

Le psychiatre Jacques Hochmann défend les acquis de la psychothérapie institutionnelle dans un essai fervent

ÉLISABETH ROUDINESCO

Jacques Hochmann, né en 1934 et auteur de nombreux ouvrages, est l'un des grands psychiatres français, connu pour son humanisme et sa capacité à combiner, autant à l'intention des adultes que des enfants, les différentes approches de la folie et des troubles psychiques. Dans un court essai, *Introduction à une psychiatrie narrative*, dédié à une femme aimée récemment disparue, il lègue à la postérité le témoignage d'une expérience menacée d'extinction : celle de la psychothérapie institutionnelle des années 1945-1990, durant laquelle le praticien et le patient étaient liés par un pacte narratif qui s'appuyait à la fois sur la biologie, la sociologie, la psychanalyse et la philo-

sophie, en vue de prendre en charge le sujet dans sa totalité.

Sans amertume mais avec sévérité, il critique l'orientation actuelle de sa discipline, qui, en s'appuyant exclusivement sur les neurosciences, le traitement chimique et les classifications comportementales, méconnaît la nature même des maladies de l'âme, au point que les patients, soumis à ce système infernal, se croient assignés à une « identité neurodiversitaire ». Aussi sont-ils réduits à un diagnostic qui les expulse d'un véritable dialogue avec leur thérapeute, susceptible de donner un sens à leur histoire. D'où l'aggravation de leurs pathologies. Ils ne se pensent plus comme des sujets à part entière mais comme des « entités ».

A l'étude trop technique des « cas », Hochmann préfère le récit littéraire. Et c'est dans un style éblouissant qu'il relate, comme dans un mémorial, les histoires anciennes et souvent terrifiantes de plusieurs patients hospitalisés dont il a partagé l'existence : Grégoire, violenté

dans son enfance et dévoré d'angoisse avant de tomber amoureux d'une éléphante de zoo qui lui servait d'amante nourricière sans l'abreuer de paroles inutiles ; Médée, issue d'une famille aristocratique, alcoolique et meurtrière de ses enfants, internée d'office après s'être dénoncée elle-même ; Pedro, militant politique, toujours en quête d'objets hétéroclites à avaler.

Pour mieux démontrer les vertus de la relation dynamique avec de tels patients, l'auteur imagine un échange épistolaire avec un collègue hostile à ses thèses, partisan de traiter la folie comme une maladie organique, conformément à une médecine fondée sur les preuves (evidence-based medicine). Dans cette perspective, aujourd'hui mondialisée, le psychiatre ne doit pas se faire le « complice » des délires du patient ni se fonder sur une prétendue compréhension de sa subjectivité, ni même s'occuper du discours de la folie, mot jugé « discriminant ». Puisque les maladies mentales

sont des « maladies comme les autres », il faut les traiter par des méthodes dont la scientificité serait « prouvée » : sismothérapie, chimie, stimulations magnétiques transcrâniennes, etc.

Dans les deux derniers chapitres, Hochmann montre que cette « querelle des preuves » est une chimère. Et, loin de s'y engouffrer, il retrace l'histoire à contrario de cette psychothérapie institutionnelle – née à l'hôpital de Saint-Alban (Lozère), au cœur de la résistance antifasciste – dont il reste un fervent partisan. Puis il achève son éloge de la psychiatrie narrative en relatant une fameuse histoire juive transmise par les rabbis : quand nous ne savons plus allumer le feu ni dire les prières, nous savons au moins raconter l'histoire de ce qui a été oublié. ■

■ INTRODUCTION À UNE PSYCHIATRIE NARRATIVE. DE L'ÉVÉNEMENT AU RÉCIT, de Jacques Hochmann, éd. Odile Jacob, 202 p., 22,90 €.

